

prince ne lui en doit guère pour ce point-là. Il n'y a point non plus de différence entre les premières et les dernières années de guerre dans la vie de Jules César. Ceux des juges qui lui seront favorables dans le différend dont il s'agit diront qu'il était aisé à Alexandre de vaincre les Perses, gens efféminés et ignorants aux combats. S'ils avaient été aussi bons soldats que les Macédoniens, comme ils étaient vingt contre un, je pense bien que la chose se serait tournée autrement; mais, outre qu'il y avait de la hardiesse à l'entreprendre, il y a aussi du bon sens et de la conduite à l'exécuter. Elle ne s'est pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes batailles dans la Perse, sans parler de celles des Indes, plus glorieuses encore que les autres, et de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultés, de fatigues et de périls. Du côté de César les batailles ont été en plus grand nombre et plus contestées, les dangers aussi fréquents, la valeur égale, et l'habileté dans la guerre bien mieux marquée. Tout cela se trouve dans monsieur le prince avec avantage. Ajoutez-y qu'il a quelquefois commandé de mauvaises troupes, et que la fortune ne lui a pas toujours été favorable. La bataille de Lens, la retraite de devant Arras, et cent autres choses de cette sorte, passeront dans tous les siècles pour les chefs-d'œuvre de ce métier. Je ne parle point des campements et des marches, bien qu'en cet article seul je trouve de quoi donner à monsieur le prince, je n'oserais dire la préférence, encore que j'en sois tenté, mais la concurrence du moins; et en cela je crois être un loueur modeste. Une chose fait pour Alexandre, c'est qu'il a formé je ne sais combien de capitaines, qui ont tous été de véritables Césars. On me dira que, par leurs conseils et avec leur assistance, il a exécuté les merveilles que nous lisons; mais, si on y veut bien prendre garde, on confessera que toute l'action roulait sur lui. Il y a eu des occasions où on l'a pu accuser de témérité, et en ce cas-là j'aurai recours au surnaturel. Ce seul mot justifiera ce qu'il fit en se précipitant d'un rempart dans une ville, sans prendre garde s'il était suivi. Les témoignages de valeur qu'il y rendit vont au delà de toute imagination, et méritent bien qu'on lui pardonne cette imprudence. La même

excuse justifiera je ne sais combien de blessures qu'il se serait épargnées s'il avait voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a eue de passer une rivière sur son écu, faute de savoir nager. Les héros se laissent emporter à la chaleur du combat. Cela n'est-il pas arrivé quelquefois à monsieur le prince? Quand la témérité est heureuse, elle met les hommes au nombre des dieux. On me répondra que celui de qui dépend le salut de toute une armée ne doit jamais devoir le sien propre à un bienfait du hasard. Toutes ces choses-là ont deux faces, aussi bien que la plupart de celles que nous louons ou que nous blâmons tous les jours. On peut disputer de part et d'autre tant qu'on voudra.

Pour en revenir au jugement que j'ai résolu de faire, ce que César exécuta dans les Gaules n'était peut-être pas d'un si grand éclat que la défaite de Darius, et peut-être aussi était-il plus difficile, et par conséquent plus glorieux; mais dans la bataille de Pharsale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au suprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique qui l'ont suivie ne sont guère moins fameuses, et ne méritent pas moins de louanges. Que si on considère le fruit de ces entreprises, se rendre maître de Rome était encore un plus grand événement que de détruire les Perses; mais c'était aussi une chose plus odieuse. Je m'arrête trop de fois à un scrupule que les conquérants n'ont guère. Ainsi je donnerais volontiers l'avantage à Jules César, en ce qui regarde ce second temps; et, si monsieur le prince voulait le lui contester, je m'y trouverais si embarrassé que je jetterais au sort, ou aurais recours à quelque oracle. Ne pourriez-vous point m'en servir? Je vous ai toute ma vie entendu appeler ainsi, et lors même que vous n'étiez qu'un enfant; et, comme on s'en rapporta à celui de Delphes sur le différend du trépied qui devait être donné au plus sage, je suis d'avis que vous prononciez entre ces héros sur la préférence qui doit être donnée au plus grand.

Puisque je vous ai constitué juge du différend, vous considérerez, s'il vous plaît, en faveur de monsieur le prince, comme je l'ai déjà dit (car on ne peut trop le répéter), que la fortune a toujours mené ses deux rivaux par la main, et lui a été souvent opposée; qu'il n'a été maître

ni de l'argent ni des troupes dont il s'est servi; qu'il a eu à combattre d'habiles gens et de vaillants hommes, au lieu que les Perses étaient imbéciles, les Gaulois courageux et forts à la vérité, mais sans expérience à la guerre; que César a eu les meilleures troupes du monde, et les plus affectionnées à leur capitaine. Véritablement il a eu aussi des Romains en tête, et leur a fait voir qu'il était le plus vaillant et le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une chose en quoi Alexandre l'emporte sur les deux autres; c'est qu'il a acquis en moins de temps qu'eux cette gloire si éclatante.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce second temps de leur vie: il faut passer au troisième, et regarder quel usage ils ont fait de leur gloire et de leur grandeur; il faut, dis-je, regarder comme leur carrière s'est achevée.

Alexandre a soutenu jusqu'au bout ce surnaturel et ce divin qui le distingué des autres hommes. Notre monde est à la fin trop petit pour le contenir. On lui dit qu'il y en a d'autres; cela le fait soupirer de ce qu'il n'était pas encore le maître de celui-ci. Il n'y a pas moins d'excès dans sa colère que dans les marques de son amour. Il tue son ami, et fait bâtir une ville à la mémoire de son cheval. Il est vrai que le meurtre de cet ami se peut excuser. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la mémoire de ce prince: c'est un manque de parole à certaines troupes qui s'étaient accommodées avec lui sous certaines conditions¹. La débauche et la flatterie de ses courtisans, ou plutôt son propre tempérament, ne sont pas seulement coupables de ce qu'il fit pour punir Clitus; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excès. Il fit brûler le palais des rois de Perse sur la proposition qu'en avait faite une courtisane, et prit cette résolution dans la chaleur d'un repas, sans considérer

¹ On voit que la Fontaine ne se souvenait qu'imparfaitement du fait rapporté par Plutarque. Le conquérant macédonien, après avoir accordé la paix à une ville indienne, retourna sur ses pas, entra dans cette ville, et en fit massacrer tous les habitants. C'est la seule tache, dit Plutarque, qui ternit les exploits d'Alexandre; d'ailleurs il fit la guerre en roi, et conformément aux lois. Arrien, plus véridique, ne dissimule pas les inclinations d'Alexandre pour les exécutions injustes et sanguinaires. Voyez Plutarque, *Vie d'Alex.*, p. 80; Arrien, l. VI, ch. XVII, et l. VII, ch. IV; et Sainte-Croix, *Examen des historiens d'Alexandre*, p. 586.

d'avantage Persépolis. Quelques-uns de nos débauchés en ont fait autant à l'Échelle du Temple. Les provinces entières sont ses présents. D'un jardinier il en fait un roi. Il tâche à se persuader à lui-même qu'il est fils de Jupiter; et, contraint par ses soldats de retourner en arrière et d'abandonner certains pays, il fait laisser des brides et des mangeoires pour les chevaux beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire, afin de passer pour quelque dieu qui commandait à des géants, lui qui était d'une taille au-dessous de la médiocre: tout cela par une vanité aussi ridicule qu'était celle de Néron, qui se fit tailler en colosse, et se crut bien grand quand il eut fait faire de lui une statue de cent pieds de haut. Voilà de l'ostentation et du faux que je pardonne à Néron, qui n'avait point de véritable mérite; mais, dans Alexandre, cela m'étonne. Il était assez terrible d'ailleurs, sans qu'il eût besoin de recourir à ces artifices. Sa simple statue fit frémir après sa mort; Cassander, qui à cet aspect se souvint de quelle manière il l'avait autrefois menacé, en trembla. Je croirais assez que celle de monsieur le prince pourrait produire de ces effets.

Enfin, selon l'idée du divin que j'ai d'abord établie, et par laquelle je considère simplement cette qualité comme quelque chose au-dessus de l'homme, soit à reprendre, soit à louer, Alexandre y a répondu parfaitement. Que si je veux étendre cette même idée, je trouverai aussi du divin dans la clémence de Jules César. Y a-t-il rien qui approche plus près des dieux que de conserver les hommes? Il ne veut point ôter la vie à Brutus, quelque avis que l'on lui donne que ce Romain conspirera contre lui. Il pardonne à Ligarius sur une harangue de Cicéron, comme s'il n'eût pu résister à l'éloquence de cet orateur; car il avait apporté, dit-il, un arrêt de mort. Quant à moi, je crois qu'il voulut gratifier l'avocat et le criminel, et accompagner son bienfait d'une double grâce. Pouvait-il se laisser surprendre à des charmes qui lui étaient si connus et si familiers? Alexandre s'est montré humain en plusieurs occasions. Il ne faut que voir comme il traita la mère et la femme de Darius. Je doute fort que César eût regardé celles-ci des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'honnêteté de monsieur le prince de Macédoine. Scipion

renvoya, ayant pris Carthage, une jeune et belle princesse à son fiancé. C'était sa captive, il en eût pu faire ce qu'il eût voulu; mais en la rendant il évitait une occasion continuelle de succomber, au lieu qu'Alexandre garde Statira dans son camp, et en la gardant il se fait même un scrupule de la voir et de donner à Darius le moindre soupçon. Non-seulement il a eu de l'humanité, il a aussi eu de la tendresse. Antipater lui ayant écrit une lettre contre Olympias, il dit à ceux qui la lui avaient présentée : « Antipater ne sait pas qu'une seule larme de mère efface dix mille lettres comme celle-là. » Qui ne sait que monsieur le prince est un père à adorer, et outre cela *patruus patruissimus* ? Je serais seulement curieux de savoir s'il pleure, et encore plus curieux de le voir en cet état-là : non qu'Achille n'ait pleuré abondamment, et que cela n'arrive aux héros avec bienséance. On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parménion, qui ne trempait pas dans le crime de son fils, et à qui il avait de grandes obligations; mais il y eût eu du danger à le laisser vivre. C'était un homme qu'il devait craindre, et pour la capacité et pour la puissance. Si monsieur de Guise n'eût point pardonné à Gennaro Annese², les malheurs qui lui arrivèrent par la trahison de cet homme ne lui seraient peut-être pas arrivés. Quelques gens ont voulu justifier cette faute, et ont dit qu'il y avait de la prudence à user d'humanité et de grandeur d'âme en cette rencontre; qu'elle acheva de lui gagner les esprits; qu'elle fut suivie d'acclamations et de louanges sur l'heure même; qu'on n'en a pas moins estimé ce prince, tout malheureux

¹ Oncle, et oncle très-cher. *Patruissimus* est un superlatif qui ne se trouve que dans Plaute, *Pœnulus*, acte V, scène IV, vers 24 et 26. Le mot *patruus* était chez les Romains synonyme d'homme sévère; mais ce n'est pas dans ce sens que la Fontaine l'entend ici. Le prince de Conti était très-bon et très-indulgent pour ses deux neveux les princes de Conti; il avait surtout une affection toute particulière pour le plus jeune, François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon.

² Gennaro Annese, simple armurier, fut le successeur de Mazarin dans le commandement des révoltés de Naples, en 1647 et en 1648. Il avait lui-même déterminé les Napolitains à appeler Henri de Lorraine, duc de Guise; mais bientôt il ne voulut pas le reconnaître pour son supérieur; il le trahit, et aima mieux traiter avec les Espagnols. Ceux-ci, lorsqu'ils furent maîtres de Naples, firent périr sur l'échafaud les chefs des révoltés, et Gennaro Annese fut exécuté un des premiers. Nous avons un exemplaire des Mémoires de Guise avec la signature de la Fontaine; ce qui prouve qu'il les avait lus.

qu'il s'est vu depuis. Mon sentiment est qu'il devait pourvoir à sa gloire de telle sorte qu'il pourvût aussi à sa sûreté, et à celle d'un peuple qu'il aimait tant¹. J'en reviens à dire que la plupart des choses ont deux faces. Charles Stuart a empêché de tout son pouvoir qu'on n'ait cherché les conspirations qui se faisaient contre lui. Il ne voulait point qu'on punit les conspirateurs; par là il se fit aimer, et ne se fit pas assez craindre.

Quoi qu'il en soit, César eût pu pardonner à Brutus sans mettre sa propre vie en danger. Sa clémence lui nuisit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-ci plus grande que toutes celles du prince de Macédoine, et d'une conséquence tout autre que de se faire appeler dieu, ce qui déplut aux Macédoniens et aux Perses. C'était une bien plus grande sottise à César de se faire appeler roi. Les Romains lui eussent plutôt érigé des temples qu'ils ne lui eussent laissé prendre le diadème. Cependant Cromwell est aussi tombé dans cette erreur, tout habile qu'il était. Ne suffisait-il pas à l'un et à l'autre d'avoir l'essentiel de la royauté, sans en affecter aussi les apparences, qui ont pensé perdre Cromwell, et qui ont été cause de la mort de Jules César? Pauvres gens! de courir après le nom quand la chose leur devait suffire! Si d'ailleurs ils ont abusé de leur fortune, et que par là Alexandre se soit attiré les reproches de Callisthène, je dis que le philosophe eut plus de tort que le roi. C'est à la fortune qu'il s'en faut prendre, et non pas à ceux qu'elle prend plaisir à corrompre. Savons-nous ce que monsieur le prince aurait fait s'il avait été en leur place? La modération est une vertu de particulier et de philosophe, et non point de majesté ni d'altesse. Mais j'ai tort de me défier de la sagesse de monsieur le prince: son séjour à Chantilly en fait voir assez pour ne pas donner à croire qu'il fût tombé dans les fautes qu'on faites les autres, s'il fût parvenu au même degré de fortune.

Avant que je parle de Chantilly, voici le ju-

¹ Le duc de Guise eût succombé dans son entreprise, lors même qu'il se serait défait de Gennaro Annese. La France l'abandonna, et Mazarin même intrigua contre lui. Tandis que l'Espagne envoya don Juan d'Autriche pour vice-roi, et ne le laissa manquer ni d'argent ni d'hommes; il réunit la clémence et l'adresse à ces puissants moyens, et ses succès devinrent infaillibles. Voyez M. le comte d'Estoret: *Le duc de Guise à Naples*, ou *Mémoires sur les révolutions de ce royaume*, 1825, in-8°, p. 226 et 274.

gement que je fais en gros des trois personnages que j'introduis sur la scène. Jules César est un homme qui a eu moins de défauts et plus de bonnes qualités qu'Alexandre. Par ses défauts mêmes il s'est élevé au-dessus de l'homme: que l'on juge de quel mérite ses bonnes qualités pouvaient être! Monsieur le prince participe de tous les deux. N'est-il pas au-dessus de l'homme à Chantilly, et plus grand cent fois que ses deux rivaux n'étaient sur le trône? Il y a mis à ses pieds des passions dont les autres ont été esclaves jusqu'au dernier moment de leur vie.

Charles-Quint a toujours tourné les yeux du côté du monde, et ne l'a quitté qu'en apparence; Dioclétien, par un pur dégoût; et Scipion, par contrainte. Monsieur le prince, sans y renoncer entièrement, trouve le secret de jouir de soi. Il embrasse tout à la fois et la cour et la campagne, la conversation et les livres, les plaisirs des jardins et des bâtiments. Il fait sa cour avec dignité; aussi la fait-il à un prince qui mérite qu'on la lui fasse, et qui en est plus digne qu'aucun monarque qui ait su régner. C'est ce que Louis XIV sait bien faire; il n'est pas jusqu'à la fortune qui n'en convienne. Monsieur le prince n'a pas de peine à rendre ce qui est dû à une puissance et à un mérite si élevé. Il y a de la grandeur aussi bien que de la sagesse à s'acquitter de bonne grâce d'un pareil devoir, et plus de grandeur qu'à y résister. Si on lisait dans le cœur du maître, je crois que l'on y verrait qu'il estime plus les hommages de monsieur le prince que ceux que lui pourrait rendre tout le reste de l'univers.

Je m'ingère de raisonner sur des choses qui sont au-dessus de moi. L'imagination des poètes n'a point de bornes; la mienne pourrait m'emporter trop loin. Il faut donc que je finisse ce parallèle, après avoir donné à monsieur le prince l'avantage du dernier temps. Alexandre s'y comporta comme un homme que la bonne fortune et la gloire avaient achevé de gâter. Jules César a des traits d'humanité et de clémence. Mais j'ai peine à lui pardonner deux fautes: l'une, de ne s'être point encore assez défié de Brutus; l'autre, de s'être laissé présenter le diadème et d'avoir fait une tentative si périlleuse: car, quant à l'amour de Cléopâtre, je trouverais les grands personnages bien

malheureux s'ils étaient obligés de ne vivre que pour la gloire. J'estime autant la conquête de cette reine que celle de l'Égypte entière. Du tempérament dont César était, il en devait devenir amoureux; c'est une marque de son bon goût. Je le loue d'avoir été *formarum spectator elegans*. Votre altesse sérénissime refuserait-elle cette louange? Je ne le crois pas. Il suffit qu'on traite ces choses d'amusement, et qu'elles ne détournent pas un grand personnage de son chemin. Alexandre et monsieur le prince en ont usé de la sorte. Je pourrais tirer mes exemples de plus haut, et alléguer Jupiter. *Quem deum*? Tiendriez-vous à honte de l'imiter? Jules César a donc pu le faire. Je souhaiterais seulement que sa passion ne l'eût point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouvait. Je souhaiterais encore, pour le bien universel de tous les peuples d'alors, qu'il eût été aussi superstitieux et aussi adonné aux devins et aux songes que l'était le prince de Macédoine; il n'aurait pas été au sénat se livrer à ses ennemis. Je conclus de là que la défiance est bonne quand on est au suprême degré de la fortune. Dans ce chemin² je conseille la confiance; et après les réflexions, *dicenda locutus*. Je vous supplie d'agréer ce petit ouvrage, aussi bien que les assurances du profond respect avec lequel je suis, etc.

CONSIDÉRATIONS SUR LES DIALOGUES DE PLATON³,

FORMANT

L'AVERTISSEMENT DU RECUEIL QUI A POUR TITRE :

*Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix
et de la Fontaine,*

IMPRIMÉS A PARIS EN 1685.

L'assemblage de ce recueil a quelque chose de peu ordinaire. Les critiques nous demande-

¹ La Fontaine fait ici allusion aux amours de Louis XIV.
² Cette phrase est tellement brouillée dans la copie de l'auteur, que l'on n'a pu la bien déchiffrer. (*Note de l'éditeur de 1729.*)

³ Ce titre a été ajouté par nous. Ce morceau, dans le recueil, ne porte pas d'autre titre que celui d'*avertissement*. Bayle estimait beaucoup ces réflexions, et a dit quelque part que notre poète avait mieux conçu l'esprit dans lequel Platon a écrit, que beaucoup d'érudits.

⁴ Pierre Mortier, libraire à Amsterdam, fit imprimer en 1688

ront pourquoi nous n'avons pas fait imprimer à part des ouvrages si différents : c'est une ancienne amitié qui en est la cause¹. Je ne justifierai donc point par d'autres raisons le dessein que nous avons eu ; et, sans m'arrêter non plus à mes poésies, qui ne sont pas assez importantes pour faire dessus des réflexions, je passe d'abord au second volume de ce recueil². Le traducteur y fait dans une préface le parallèle de Démosthène et de Cicéron, et n'a rien omis de ce qu'il était à propos de dire sur ce sujet. Comme il n'a point parlé de Platon, c'est à moi de toucher légèrement ce qui concerne ce philosophe, non pas tant pour le louer (il faudrait que j'eusse ses grâces) que pour aller au-devant des objections que les gens d'aujourd'hui lui pourront faire.

Ceux qui simplement ont ouï parler de lui, sans avoir aucune connaissance ni de ses œuvres ni de son siècle, s'étonneront qu'un homme que l'on traite de divin ait pris tant de peine à composer des dialogues pleins de sophismes, et où il n'y a rien de décidé la plupart du temps. Ils ne s'en étonneraient pas s'ils prenaient l'esprit des Athéniens, aussi bien que celui de l'Académie et du Lycée. Bien que la logique ne fût pas encore réduite en art, et qu'Aristote en soit proprement l'inventeur, on ne laissait pas dès lors d'examiner les matières avec quelque sorte de méthode, tant la passion pour la recherche de la vérité a été grande dans tous les temps ; celui où vivait Platon l'a emporté en cela par-dessus les autres. Socrate est le premier qui a fait connaître les choses par leur genre et leur différence. De là sont venus nos

un recueil qui porte le même titre que celui-ci, mais qui est différemment composé. En effet, le premier volume renferme les traductions des discours de Démosthène et de Cicéron, et des dialogues de Platon, qui forment le tome II du recueil de Paris de 1683. La préface de François de Maucroix se trouve en tête de ce volume, et l'avertissement de la Fontaine est après cette préface. Le second volume contient d'abord tout ce qui se trouve dans le premier dans l'édition de 1683, et ensuite tout ce qui est dans le volume publié en 1682 par la Fontaine en son nom seul, et intitulé : *Poème du Quinquina, et autres ouvrages en vers*.

¹ Sur ce qui concerne de Maucroix, voyez sa Vie, que nous avons donnée dans l'édition de ses poésies, et l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 25.

² Le premier volume ne renferme que des poésies de la Fontaine, et il n'y a rien de François de Maucroix ; dans le second il n'y a de la Fontaine que cet avertissement.

universaux, et ce que nous appelons idées de Platon³ ; de là est venue aussi la connaissance de chaque espèce ; mais, comme le nombre en est infini, il est impossible à ceux qui examinent les matières à fond d'en venir jusqu'à la dernière précision, et de ne laisser aucun doute. Ce n'était donc pas une chose indigne ni de Socrate ni de Platon de chercher toujours, quoiqu'ils eussent peu d'espérance de rien trouver qui les satisfît entièrement. Leur modestie les a empêchés de décider dans cet abîme de difficultés presque inépuisable. On ne doit pas pour cela leur reprocher l'inutilité de ces dialogues : ils faisaient avouer au moins qu'on ne peut connaître parfaitement la moindre chose qui soit au monde ; telle est l'intention de son auteur, qui l'a présentée à notre raison comme une matière de s'exercer, et qui l'a livrée aux disputes des philosophes.

Je passe maintenant au sophisme. Si on prétend que les entretiens du Lycée se devaient passer comme nos conversations ordinaires, on se trompe fort : nous ne cherchons qu'à nous amuser ; les Athéniens cherchaient aussi à s'instruire. En cela il faut procéder avec quelque ordre. Qu'on en cherche de si nouveaux et de si aisés qu'on voudra, ceux qui prétendent les avoir trouvés n'auront fait autre chose que déguiser ces mêmes manières qu'ils blâment tant. Il n'y en a proprement qu'une, et celle-là est bien plus étrange dans nos écoles qu'elle n'était alors au Lycée et parmi l'Académie. Socrate en faisait un bon usage, les sophistes en abusaient : ils attiraient la jeunesse par de vaines subtilités qu'ils lui savaient fort bien vendre. Platon y voulut remédier en se moquant d'eux, ainsi que nous nous moquons de nos précieuses, de nos marquis, de nos entêtés, de nos ridicules de chaque espèce. Transportons-nous en ce siècle-là, ce sera d'excel-

³ Selon Platon, il n'y a qu'une seule et unique idée pour chaque genre ; elle en constitue l'essence ; elle représente toutes les espèces et tous les individus. Les sens ne nous présentent que ce qu'il y a de particulier et d'individuel ; l'entendement, ce qu'il y a de commun et de général. L'idée est la forme et le prototype des choses ; elle est simple, immatérielle, affranchie de toutes les conditions de l'étendue, de l'espace. Les idées et les images sensibles n'ont point la même origine ; les idées sont indépendantes de l'expérience, et par conséquent immées, c'est-à-dire, placées dans l'esprit immédiatement par Dieu même, pour servir de principes à nos connaissances.

lentes comédies que ce philosophe nous aura données tantôt aux dépens d'un faux dévot, d'un ignorant plein de vanité, d'un pédant : voilà proprement les caractères d'Eutyphron, d'Hippias, et des deux sophistes. Il ne faut point croire que Platon ait outré ces deux derniers ; ils portaient le sophisme eux-mêmes au delà de toute croyance, non qu'ils prétendissent faire autre chose que d'embarrasser les auditeurs par de pareilles subtilités : c'étaient des impertinents, et non pas des fous ; ils voulaient seulement faire montre de leur art, et se procurer par là des disciples. Tous nos collèges retentissent des mêmes choses. Il ne faut donc pas qu'elles nous blessent, il faut au contraire s'en divertir, et considérer Euthydemus et Dionysodore comme le docteur de la comédie, qui de la dernière parole que l'on profère prend occasion de dire une nouvelle sottise. Platon les combat eux et leurs pareils de leurs propres armes, sous prétexte d'apprendre d'eux : c'est le père de l'ironie. On a de la volupté à les voir ainsi confondus. Il les embarrasse eux-mêmes de telle sorte qu'ils ne savent plus où ils en sont, et qu'ils sentent leur ignorance. Parmi tout cela leur persécuteur sait mêler des grâces infinies. Les circonstances du dialogue, les caractères des personnages, les interlocutions et les bienséances ; le style élégant et noble, et qui tient en quelque façon de la poésie : toutes ces choses s'y rencontrent en un tel degré d'excellence, que la manière de raisonner n'a plus rien qui choque : on se laisse amuser insensiblement comme par une espèce de charme⁴. Voilà ce qu'il faut considérer là-dessus : laissons-nous entraîner à notre plaisir, et ne cherchons pas matière de critiquer : c'est une chose trop aisée à faire. Il y a bien plus de gloire à Platon d'avoir trouvé le secret de plaire

⁴ Malgré cette appréciation si juste et si bien exprimée du mérite de Platon, Ferrault osa, dans son poème intitulé *le Siècle de Louis le Grand*, prononcer, dans une des séances de l'Académie française, le 27 janvier 1687, le jugement suivant sur le philosophe grec :

Platon, qui fut divin du temps de nos aïeux,
Commence à devenir quelquefois ennuyeux :
En vain son traducteur*, partisan de l'antique,
En conserve la grâce et tout le sel antique ;
Du lecteur le plus âpre et le plus résolu
Un dialogue entier ne saurait être lu.

* M. l'abbé de Maucreix. (Note de Ferrault.)

dans les endroits mêmes qu'on reprendra ; mais on ne les reprendra point si on se transporte en son siècle.

J'ai encore à avertir d'une chose qui regarde l'oraison contre Verrès. Mon ami, voyant qu'il n'y a de péroraison ni d'exorde qu'au commencement et à la fin des Verrines, qui toutes ensemble ne font qu'un corps, et que celle-ci ne devait pas être considérée comme une œuvre à part, et qui aurait eu toutes ses parties, il n'en a pas voulu traduire la fin, qui ne contient que des formalités de justice, et n'est pas si agréable que ce qui précède. C'est ce que j'avais à dire pour prévenir ces objections, que peut-être on ne fera point. Nous laissons le reste au jugement du lecteur.

ÉPITRES DÉDICATOIRES¹.

A MONSIEUR FOUQUET²,

MINISTRE D'ÉTAT,

SURINTENDANT DES FINANCES, ET PROCUREUR GÉNÉRAL
AU PARLEMENT DE PARIS,

EN LUI DÉDIANT LE POÈME D'ADONIS

EN 1638.

MONSIEUR,

Je n'ai pas assez de vanité pour espérer que ces fruits de ma solitude vous puissent plaire : les plus beaux vergers du Parnasse en produisent peu qui méritent de vous être offerts. Votre esprit est doué de tant de lumières, et fait voir un goût si exquis et si délicat pour tous nos ouvrages, particulièrement pour le bel art de célébrer les hommes qui vous ressemblent avec le langage des dieux, que peu de personnes seraient capables de vous satisfaire. Je ne suis

¹ Ce sont seulement celles qui se trouvent au-devant des recueils qui ont dû être autrement distribués. Les autres épîtres dédicatoires de la Fontaine sont en tête de ses différents ouvrages, et où lui-même les a placées.

² Cette épître dédicatoire se trouve en tête du beau manuscrit du poème d'*Adonis* de la Fontaine, écrit par le fameux calligraphe Jarry en 1758. Nous avons fait imprimer ce manuscrit en janvier 1823, à cinquante exemplaires, d'après une copie exacte que nous avons acquise à la vente de M. Chardin en février 1824.